

détaillés, et ouvrent des perspectives nouvelles relatives à des problèmes anciens ou plus récents.

Karine RIVIÈRE

James Noel ADAMS, *Social Variation and the Latin Language*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., xxii-933 p., 3 ill. n/b. Prix : 110 £. ISBN 978-0-521-88614-7.

Après un ouvrage de plus de huit cents pages consacré à la diversification géographique du latin (cf. mon compte rendu dans *AC* 78 [2009], p. 368-372), J.N. Adams renouvelle son tour de force en publiant un livre de même dimension sur la variation sociale de la langue de Rome. Il s'agit donc du second volet d'un diptyque, ou plutôt du troisième panneau d'un triptyque, si l'on tient compte du maître-livre publié en 2003 *Bilingualism and the Latin Language* (cf. mon compte rendu dans *AC* 73 [2004], p. 378-381), d'ampleur équivalente (836 pages). Comme toutes les langues en général, le latin est l'objet de variations selon la classe sociale des locuteurs. Pétrone a donné une belle illustration littéraire de ce phénomène en mettant en scène des affranchis qui parlent un latin correspondant à leur statut social. Les langues romanes sont généralement considérées comme les héritières du latin dit « vulgaire ». Toutefois, des études le prouvent, les changements linguistiques ne viennent pas seulement du bas de la société. Certaines modifications ont pour origine le haut du spectre social. Cet ouvrage retrace l'histoire d'un nombre important de développements qu'a connus le latin durant le processus de transformation vers les langues romanes en insistant sur le niveau social dans lequel les changements sont intervenus. Il est en grande partie fondé sur les méthodes d'analyse de la sociolinguistique qui ont pris leur essor à partir des années 1960 et fait usage, en particulier, du modèle mis au point par W. Labov, qui a étudié la stratification sociale de l'anglais dans la ville de New York (1966). Divisée en huit parties, l'étude comporte une trentaine de chapitres spécialisés, consacrés chacun à un sujet spécifique relatif aux principaux développements phonologiques, syntaxiques, lexicaux et morphologiques qui apparaissent dans l'histoire de la langue latine. Conçu dans une perspective diachronique (depuis la fin du II^e s. av. J.-C., avec les fragments d'Ennius et les écrits de Plaute, jusqu'à l'époque du proto-roman, c'est-à-dire vers le début du VIII^e s. ap. J.-C.), l'ouvrage est une histoire sélective de la langue latine, spécialement du latin de l'époque tardive. – La première partie (*Introduction*) rassemble une série de notions, à commencer par l'appellation, très discutée, « latin vulgaire » (p. 7-27), à propos de laquelle Hilla Halla-aho (*What Does "Latin" Mean? A Terminological Pamphlet*, dans M. Leiwo-H. Halla-aho-M. Vierros (Eds), *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki, 2012, p. 13-23) a naguère proposé une mise au point très nuancée. Les sources sont également présentées avec beaucoup de détails : (1) les grammairiens en général et des textes plus particuliers, comme l'*Ars de barbarismis et metaplasmis* de Consentius ; (2) certains Pères de l'Église qui, comme Césaire d'Arles (470-542), sont conscients de la nécessité de s'adresser au peuple *simplici sermone* ; (3) des textes ou des parties de textes dans lesquels un écrivain éduqué fait le portrait du latin des groupes sociaux inférieurs, comme c'est le cas des affranchis dans la *Cena Trimalchionis* de Pétrone ; (4) des textes non littéraires (inscriptions,

tablettes, ostraca, papyrus et *defixiones*), comme les graffiti de Pompéi ; (5) des textes d'époque tardive : des écrits médicaux ou des traités de médecine vétérinaire, telle la *Mulomedicina Chironis* (fin du IV^e s.), une des sources principales de Végèce (vers 400 ap. J.-C.), des ouvrages techniques, comme le traité de diététique *De observatione ciborum* d'Anthime, médecin à la cour du roi ostrogoth Théodoric le Grand, et les *Compositiones Lucences*, des recettes pour teindre les mosaïques, les peaux, etc., pour dorer le fer, écrire en lettres d'or, utiliser les matières minérales, connues par un manuscrit datant de l'époque de Charlemagne et conservé à la bibliothèque capitulaire de Lucques, les *Itineraria* comme la *Peregrinatio Egeriae* et l'*Itinerarium Antonini Placentini*, des chroniques comme l'*Anonymus Valesianus* II, relatant les événements allant de 474 à 526, date de la mort de Théodoric, des ouvrages apocryphes de la Bible comme les *Actus Petri cum Simone*, d'autres textes chrétiens telle la *Regula Benedicti* (vers 540), des documents légaux comme les tablettes Albertini, des archives d'un notaire africain de l'époque vandale (fin du V^e s.), la *Lex salica* (vers 507-511) et d'autres codes de lois barbares ; (6) des textes d'écrivains cultivés qui se servent occasionnellement de la langue populaire, comme Cicéron, qui dit s'adresser à Paetus *plebeio sermone* (*Ad Fam.* IX, 21, 1) ; (7) les langues romanes elles-mêmes qui peuvent être utilisées rétrospectivement pour éclairer le latin. Le but de l'enquête est de déterminer si les changements étudiés doivent être mis en relation avec des sociolectes particuliers. On affirme généralement que le latin vulgaire évolue dans le temps bien plus vite que le latin standard fossilisé et que les langues romanes sont le produit non du latin de Cicéron et de Virgile, mais de la langue parlée par les masses. Ce qui n'est pas clair toutefois, c'est dans quelle mesure la phonologie de ces variantes populaires a pu être différente de celle des variétés parlées par une petite élite représentée par exemple par un auteur comme Cicéron. La deuxième partie (*Phonology and Orthography*) porte sur la phonologie et l'orthographe. Huit phénomènes sont étudiés : le système vocalique, les diphtongues AE et AV, la syncope, l'hiatus, les aspirées, les consonnes finales -m, -s, -t/d, l'assimilation par contact, B et V. La troisième section (*Case and Prepositions*) envisage le nominatif et l'accusatif, les cas obliques et les expressions prépositionnelles, des usages spécifiques de l'accusatif comme l'accusatif de prix et le double accusatif, le locatif et les expressions marquant la direction ou la séparation, le datif réfléchi et les expressions avec *ab* et *de*. La quatrième partie (*Aspects of Nominal, Pronominal and Adverbial Morphology and Syntax*) porte sur la morphologie et la syntaxe nominale, pronominale et adverbiale : le genre, les pronoms démonstratifs, l'article défini et les pronoms démonstratifs, la suffixation (surtout les adjectifs), les adverbes et les prépositions composées. La cinquième partie (*Aspects of Verbal Morphology and Syntax*) aborde des questions de morphologie et de syntaxe verbale : *habeo* + PPP (*habeo scriptum*), le futur et le conditionnel périphrastiques et le présent pour le futur, les constructions réfléchies et le passif, l'ablatif du gérondif et le participe présent. La sixième partie (*Aspects of Subordination*), assez brève, est consacrée à deux aspects de la subordination : le discours rapporté et les questions indirectes. Pour finir, sont étudiés dans la septième section (*Aspects of the Lexicon and Word Order*) des aspects du lexique (les termes anatomiques et les substituts du verbe « aller ») et de l'ordre des mots (la position de l'infinitif avec des verbes auxiliaires). Une huitième partie (*Summing up*) propose des conclusions finales très étoffées. – Les changements linguistiques peuvent venir, du

point de vue social, soit du haut, soit du bas, avec des facteurs différents opérant dans chaque cas. Il est donc inexact de conclure que les faits constatés dans les langues romanes qui plongent leurs racines dans la période latine ont tous pour origine des changements qui viendraient d'en bas. L'alternative n'est pas unique, à savoir que certains changements proto-romans en latin viendraient du haut. Il existe aussi des développements qui affectent le latin en général, à travers tout le spectre social. Un certain nombre de constatations oblige à revoir l'idée selon laquelle le latin vulgaire est la source des langues romanes. Un exemple typique de développement affectant tous les niveaux de latin est la perte par l'ablatif du gérondif de sa fonction instrumentale pour devenir l'équivalent d'un participe présent (*moriar stando* pour *stans*). On trouve cet usage, généralement attribué au *sermo plebeius*, aussi bien chez Cicéron et Virgile que dans les lettres de Claudius Terentianus rédigées en latin sub-standard en Égypte. Un autre cas est l'usage anticausatif/passif des verbes réfléchis, une construction aussi ancienne que le latin lui-même. Certains érudits ont concentré leur attention sur des textes en latin sub-standard comme la *Mulomedicina Chironis* et ont mis au point un scénario selon lequel les usages proto-romans supposés du verbe réfléchi tireraient leur origine du latin vulgaire de la fin de l'Antiquité. Mais les mêmes usages se trouvent durant la période classique et même plus tôt. Il existe un parallélisme étroit entre la *Mulomedicina Chironis*, au IV^e s., et Celse, qui écrit, trois siècles plus tôt, en latin classique. Le datif réfléchi, pléonastique ou non, avec des verbes transitifs comme *uolo*, *sumo*, *habeo* est un usage bien établi dans la langue littéraire, comme le montrent des exemples tirés de César, Cornélius Népos, Tite-Live et Pline le Jeune. Le remplacement des formes « faibles », monosyllabiques, du verbe *ire* (*i*, *is*, *it*) par des formes du verbe *uado* (qui donnera le français *je vais*, *tu vas*, *il/elle va*) apparaît dans la langue littéraire républicaine à un certain moment entre Ténace et Cicéron. La construction inf. + *habeo* avec un sens futur peut être identifiée dans la langue cultivée de l'époque classique, entre le II^e et le IV^e s. L'indicatif présent se rapportant au futur apparaît non seulement chez Plaute, dans des textes en latin peu soigné et dans des documents non littéraires sur papyrus et ostraca, mais aussi dans un discours chez César (*Ciu.* III, 94, 5). Les adjectifs en *-osus*, loin d'être des caractéristiques du *sermo plebeius*, sont une ressource de la langue utilisée par les poètes. Une seule exception peut être identifiée : *bibosus* (« ivrogne »), qui apparaît chez Aulu-Gelle (III, 12, 1) citant Nigidius Figulus. La même constatation vaut pour une quantité de suffixes. Leur utilisation est une caractéristique générale de la langue et n'est pas due à un niveau social particulier, mais à leurs propriétés fonctionnelles. Les adverbes et prépositions composés, en particulier avec des préfixes indiquant la séparation, sont présents depuis longtemps dans la langue littéraire. Ce qui est neuf, c'est la prolifération de mots de cette nature dans le latin tardif. Certains puristes ont résisté à de telles formations, communes dans les textes émanant des classes inférieures. Toutefois, si nous lisons bien les textes grammaticaux, nous constatons que les grammairiens étaient bien conscients qu'ils étaient utilisés et même défendus également par les classes éduquées. Différents développements phonologiques sont caractéristiques de la langue en général, pas seulement des documents non littéraires, où ils sont le résultat d'une mauvaise orthographe, non de vulgarismes : l'omission du -m final, l'assimilation d'une nasale finale dans un monosyllabe ou un mot grammatical à une consonne qui suit, la perte du -t à la fin d'un mot ou d'une syllabe quand elle est suivie

par une consonne (*pos paucos*), l'assimilation de *ad* et *at* dans le discours, l'évolution du groupe consonantique NS > S, la prononciation qui se cache derrière la graphie B pour V ainsi que l'assibilation et la palatalisation dans des mots tels que *hodie* (prononcé *ozie*) et *diebus* (prononcé *zebus*). La syncope est à ce point répandue dans la langue en général que nous trouvons parfois des puristes lettrés condamnant la forme originale complète (ainsi *caldus* pour *calidus* et *audacter* pour *audaciter*). Bref, parmi les faits phonétiques examinés, aucun ne peut être attribué exclusivement à la langue populaire. Un phénomène comme la perte de la distinction de la quantité des voyelles est répandu dans toutes les couches de la société. Les efforts des grammairiens pour préserver les oppositions entre la quantité des voyelles ne signifient pas qu'au IV^e s. deux systèmes vocaliques étaient répandus, l'un parmi les classes éduquées, l'autre dans les couches inférieures. Nous pouvons conjecturer que les grammairiens ont tenté de maintenir artificiellement des distinctions de quantité surtout pour la lecture des vers classiques. Un autre domaine dans lequel les idéaux des grammairiens ont été irréalistes est la résistance à l'insertion d'un glide entre les voyelles en hiatus. L'élargissement des expressions prépositionnelles à la place des cas simples ne peut être situé simplement dans les sociolectes inférieurs. L'utilisation d'une préposition à la place d'un cas (p. ex. *ad* à la place du datif de l'objet indirect) peut avoir une nuance qui distingue cet usage du cas lui-même. L'emploi de *ad* avec *nuntiare* chez Plaute, interprété comme un équivalent du datif de l'objet indirect, a été traité comme un vulgarisme proto-roman se trouvant déjà dans le latin archaïque. En réalité, la préposition avec *nuntiare* implique un mouvement. On trouve des parallèles dans la langue littéraire, p. ex. chez Cicéron (*Att.* II, 1, 12 : *ad Octaviū dedi litteras* ne signifie pas « j'ai donné une lettre à Octavius, mais « j'ai fait remettre une lettre à Octavius »). Des auteurs attentifs au style comme Salluste ou Tacite sont coutumiers des prépositions qui se substituent aux cas seuls et sont probablement à l'origine de plus d'innovations dans ce domaine que les sociolectes du bas de la hiérarchie tels qu'ils sont représentés dans les documents en latin sub-standard. L'empiètement progressif de certaines prépositions sur l'emploi des cas (comme *de* avec sa valeur de séparation qui rivalise parfois avec le génitif, mais parfois s'en distingue) peut être observé à tous les niveaux de la langue. L'usage de *ab* pour marquer l'éloignement d'une ville (comme *ab Roma* avec des verbes de mouvement) est déjà la norme chez Tite-Live. Mais il faut se garder de généralisation. D'un côté, l'usage adnominal de *ad* pour exprimer la possession peut être assigné seulement à la langue des couches inférieures. D'un autre, l'usage instrumental de *ad* est plus fréquent chez Végèce, dont le style est classique, que dans le latin sub-standard de la *Mulomedicina Chironis*. Enfin, *ecce* (et la forme *eccum*) qui s'est développé dans certaines langues romanes avec certains démonstratifs est un mot utilisé en abondance dans toutes les variétés de la langue latine, y compris la littérature de haut niveau. Nous le voyons associé à des démonstratifs dans le latin populaire de la *Peregrinatio Egeriae* dans les discours directs, mais nous le trouvons à l'autre bout de l'échelle chez un grammairien et d'autres auteurs érudits. Reste l'ordre des mots prédominant aux. + inf. Il est vrai qu'il peut être une caractéristique du discours oral, distinct de l'écrit, mais il s'agit bien du discours au haut de l'échelle de l'éducation, pas seulement de celui des gens peu éduqués. Six faits linguistiques peuvent être répertoriés comme appartenant à la langue des classes inférieures et rejetés par les gens éduqués, soit entièrement soit

pour un temps. 1) L'usage du locatif pour indiquer une direction se trouve une fois dans la bouche d'un affranchi de Pétrone (*Capuae*) et, un peu plus tard, plusieurs fois dans le latin sub-standard des lettres privées de Claudius Terentianus en Égypte (*Alexandrie*). 2) L'utilisation de *in* + acc. pour indiquer le mouvement vers une ville, banni par Quintilien, est répandue dans les documents d'Égypte en latin sub-standard. On le trouve aussi chez Plaute, dont la langue comporte des éléments issus des sociolectes populaires considérés comme adaptés à des pièces représentées devant la plèbe. 3) Les nominatifs en *-as* de noms de lieux utilisés pour différents cas sont largement limités aux inscriptions et au latin bureaucratique de la *Notitia dignitatum* (V^e s. ?). 4) L'utilisation de l'accusatif comme sujet de verbes passifs, du verbe « être » ou de verbes intransitifs est un usage limité au latin tardif dans des textes du *sermo plebeius*. 5) Le nominatif de noms de personnes dépendant de prépositions apparaît seulement dans des textes en latin sub-standard, la plupart tardifs. 6) Le datif réfléchi avec des verbes intransitifs semble n'avoir droit de cité que dans les textes en latin sub-standard. De tels datifs ont été éliminés par Végèce, qui les trouvait dans sa source, et évités par Jérôme dans l'Ancien Testament. En revanche, plusieurs structures peuvent être considérées comme des changements venant du haut. La construction *dico quod* est absente des documents en latin populaire, dans lesquels le discours est souvent présenté sous la forme indirecte au moyen de l'acc. + inf. ou bien sous sa forme directe. On la voit toutefois apparaître dans la langue littéraire. Les affranchis de la *Cena Trimalchionis* préfèrent l'acc. + inf. On trouve dans tout le roman un seul cas de la construction avec *quod*. On relève deux exemples de *dico quia* dans les discours des affranchis, mais il n'est pas impossible qu'il faille donner à *quia* sa valeur causale dans l'un et l'autre cas. Dans le latin tardif, *dico* + *quod*, *quia* ou *quoniam* est bien implanté dans la langue littéraire. Il est impossible d'attribuer cette construction en premier lieu aux sociolectes peu élevés. La construction comparative avec *ab* est un équivalent prépositionnel de l'ablatif de comparaison, qui est une structure littéraire. Si l'on voit la construction avec *ab* comme un développement prépositionnel venant de l'ablatif, il est probable que cette évolution ait pris place à un haut degré de la langue. La combinaison *habeo* + PPP, qui a été très productive dans les langues romanes, où elle est à l'origine du passé composé, a droit de cité dans les manuels de latin vulgaire, mais sans véritable motif. Plusieurs constructions différentes sont à la base de cette structure, dépendant du sens de *habeo*, et elles appartiennent toutes à la prose littéraire ou juridique. *Vado* est le verbe qui peut remplacer le mieux *ire*. À l'époque classique, le verbe *uado* est un terme littéraire, présent en poésie et dans les textes de prose élevée, tandis qu'il est absent dans les textes en latin sub-standard. On constate, surtout chez Ovide, une perte de la spécificité sémantique du verbe, spécialement en ce qui concerne la forme *uade*, laquelle tend à se substituer à *i*. Étant donné le nombre important de verbes de mouvement dans les tablettes en latin sub-standard et l'absence parmi ceux-ci de *uado*, on peut suggérer que, à l'époque où il était un mot littéraire, il avait aussi une existence indépendante dans la langue du *uulgus*. Il semble bien qu'il s'agisse d'un verbe qui a commencé à être utilisé dans la langue élevée pour des formes marquées de mouvement, a subi ensuite, dans cette même langue élevée, un affaiblissement sémantique au point de remplacer parfois des formes monosyllabiques de *ire* et, pour finir, est descendu vers le bas de l'échelle dans le sens affaibli pour devenir un substitut du verbe *ire*. La restauration complète

du -s final dans la langue littéraire durant l'époque classique paraît être le résultat d'un mouvement de standardisation parmi les gens lettrés. Si nous pouvons conclure, d'après les documents non littéraires de l'époque impériale, que la restauration a aussi pris place dans le *sermo plebeius*, alors il est possible de supposer qu'une prononciation de prestige recommandée par les puristes lettrés s'est étendue jusqu'au bas de l'échelle sociale. Il faut toutefois reconnaître que l'identification des changements venant d'en haut peut être problématique. Salluste et Tacite utilisent occasionnellement *de* dans des contextes dans lesquels un génitif objectif aurait été attendu. Cet usage anticipe *de* comme substitut du génitif objectif dans des textes tardifs. Pourrions-nous dire que l'équivalent du génitif objectif est d'abord apparu dans le latin littéraire, puis s'est répandu à partir du haut ? Il est plus probable que les phrases isolées chez Salluste et Tacite soient des créations appropriées au contexte sans lien avec les extensions des fonctions de *de* à une date tardive et un niveau socio-éducatif différent. Pour conclure à un changement venant d'en haut, il faut une continuité de témoins sur une longue période suggérant la direction du changement. C'est le cas pour *uado* et pour un cas non traité dans ce livre, à savoir l'utilisation quasi adverbiale de *mente* avec des adjectifs. Cet emploi anticipe le rôle de *mente* dans les langues romanes comme suffixe adverbial. De telles phrases avec *mente* apparaissent dans le latin littéraire classique et s'étendent ensuite plus tard à différents types de textes. – Ce travail impressionnant, qui met en lumière des caractéristiques du latin considéré comme un moyen dynamique de communication utilisé par des locuteurs de tous les jours plutôt que comme document littéraire fossilisé, montre qu'un grand nombre de constructions considérées habituellement comme représentatives du latin parlé ont en réalité de profondes racines historiques et bien souvent ne sont pas aussi « vulgaires » qu'on pourrait le penser.

Bruno ROCHETTE

Frédérique BIVILLE, Marie-Karine LHOMME & Daniel VALLAT (Ed.), *Latin vulgaire – latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif* (Lyon, 2-6 septembre 2009). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2012. 1 vol., Prix : 86 €. ISBN 978-2-35668-030-3.

En septembre 2009 s'est tenu à Lyon le IX^e colloque « Latin vulgaire – latin tardif » au cours duquel quatre-vingts communications ont été présentées. Il fut l'occasion, pour des chercheurs de différents horizons et spécialités, de se rencontrer et de rendre compte de l'avancée de leurs travaux autour du thème de la latinité parlée et de différents domaines touchant l'état de la langue antérieure au roman et postérieure au latin classique. Les actes regroupent soixante-dix-sept contributions en anglais, en français, en allemand, en italien et en espagnol. Ils sont dédiés à J. André, ancien Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études et responsable de la *Revue de Philologie*, que Fr. Biville présente en préface comme un précurseur dans le domaine du latin parlé tardif. Quatre pages sont consacrées à la présentation par P. Flobert de son apport au sujet concerné : outre ses nombreuses éditions de textes latins tardifs, J. André a consacré deux contributions à la typologie linguistique et a étudié le vocabulaire botanique et anatomique. Les premières communications sont celles de R. Wright et de M. Banniard. Le premier, s'appuyant sur des données phonétiques,